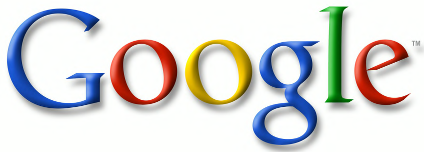
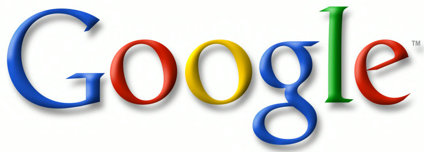
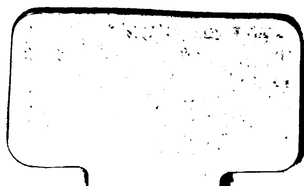





TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA



LA TRAGÉDIE

DE

MAITRE ANDRE (1755)

PERRUQUIER,

OU

LE TREMBLEMENT

DE TERRE DE LISBONNE,

TRAGÉDIE,

EN CINQ ACTES ET EN GRANDS VERS,

DE TOUTES MESURES,

Telle que le célèbre M. André, *Perruquier, l'a composée et offerte aux Comédiens Français.*



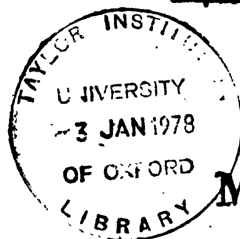
A PARIS,

Chez FAGES, au Magasin de Pièces de Théâtre boulevard Saint-Martin, No. 25, vis-à-vis le Théâtre des Jeunes-Artistes.

AN XIII. (1805.)

PERSONAGES.

DON RODRIGUES, grand seigneur Portugais.
LE COMTE, fils de Rodrigues, amant de Théodora.
M. DUPONT, confident du Comte.
DON PÉDRO, grand corrégidor Portugais.
THÉODORA, fille de don Pédro, et amante du Comte.
THÉRÈSE, sa confidente.
DON LAVAROS, neveu de l'Inquisiteur, rival du Comte.
LE MUPHTY.
ROXANE, fille du Muphty.
NADINE, sa suivante.
Un Eunuque.
Un Garçon Perruquier.



EPITRE

A M. l'illustre et célèbre Poëte,

M. DE VOLTAIRE.

Monsieur et cher confrère,

C'est un écolier, novice dans l'art de poésie, qui s'hazarde à vous dédier son premier Ouvrage ; vous ayant toujours reconnu pour un de nos célèbres, par les pompeux Ouvrages que vous avez mis et que vous mettez journellement au jour. Je me trouverai heureux, si vous voulez bien jetter un clin-d'œil sur ce petit Ouvrage, en me favorisant du moindre de vos souvenirs. Je croirois manquer à mon devoir, si je n'avouois que je vous reconnois pour mon maître. Si de votre support vous daignez me favoriser, je me promets que, franc de toute crainte, je publierai sans cesse vos louanges, et je rendrai témoignage en tous lieux combien je vous suis redevable de l'avoir agréé : Monsieur et cher confrère, votre très-humble et affectionné serviteur,

André.

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

LE Public va être surpris, ne me connaissant pas, à l'ouverture de mon livre, quand il sçaura qui je suis, et qu'un homme de mon talent ait osé entreprendre un ouvrage pareil; mais je le supplie instamment de vouloir m'excuser.

Je suis perruquier, locataire; j'ai passé mes plus tendres années dans les études, et j'aurais été charmé de les continuer, si quelque revers fâcheux de fortune ne m'en eût empêché : ayant malheureusement été créé sans bien, j'ai été contraint de quitter mes études, et d'embrasser l'état de la perruque; qui étoit celui, disoit-on, qui me convenoit le mieux : je n'ai pas laissé de regretter depuis ce temps-là, même je regrette encore tous les jours mes chers Auteurs, comme Cicéron, Ovide, Horace et Virgile. Je m'appliquois, dans ma jeunesse, à faire des petites rimes satyriques et des chansons, qui n'ont pas laissé que de m'attirer quelques bons coups de bâtons, ce qui ne m'a pas empêché de continuer toujours à composer quelques petits ouvrages, mais moins satyriques, mais qui n'ont pas paru. Après deux années d'apprentissage, j'ai quitté mon pays pour voyager, et ayant parcouru la terre et un peu la mer, je me suis rendu à Paris, ville célèbre par les beaux arts et les sciences. Je serois trop long, et je pourrais peut-être ennuyer le lecteur, si je lui faisois le récit de toutes les traverses que j'y ai essuyées; je me contenterai seulement de lui dire qu'après bien des peines, je m'y suis marié : je n'en ai pas été pour cela plus à mon aise, car n'ayant point de bien j'ai trouvé mon égale : j'ai travaillé pendant quatre années sans qualité, et j'ai été saisi plusieurs fois; bref, je suis établi, et malgré que je me donne beaucoup de peines, je ne suis pas pour cela bien à mon aise, étant chargé de famille et de parens. Comme je suis assez pensif de mon naturel, il me venoit souvent des idées, qui me faisoient souvent tenir le fer à friser d'une main et la plume de l'autre. M'étant trouvé plusieurs fois à accommoder des personnes de goût et d'esprit, et me voyant penser, ils m'ont si fort questionné, qu'ils m'ont forcé de leur avouer que je pensois toujours à composer quelques vers; leur ayant fait voir quelques-uns de mes petits Ouvrages, ils m'ont persuadé que j'avois des talens pour le genre poétique, ce qui m'a déterminé à composer une Tragédie; où le lecteur y verra, à ce que je crois, que je me suis appliqué aux rimes et à la césure exacte de mes vers; je compte qu'il ne sera pas fâché d'y voir

la description d'un combat d'animaux, de même qu'une déclaration d'amour : j'ai aussi tâché d'y faire voir la sincérité et la fidélité d'un amant et d'une amante : toutes les traverses qu'ils ont eues, le désespoir d'une maitresse et le plaisir de revoir son amant ; enfin, le fâcheux accident qui est arrivé dans la ville de ces amans, où ils ont péri malheureusement.

Je vous prie, mon cher lecteur, en lisant mon Ouvrage, de ménager vos satyres envers moi, et de vous mettre en idée que c'est un écolier du Parnasse, qui ose hasarder de mettre au jour son premier Ouvrage.

Je ne comptois pas avoir le plaisir de le finir si-tôt, ayant été plusieurs jours auxquels mes occupations m'ont ôté entièrement l'avantage d'y travailler.

Mais ayant été interrompu sur la fin de septembre, pendant deux nuits consécutives, par ces sortes de gens qui, par leurs odeurs, sont capables d'empestiférer tout le genre humain, j'ai tâché de dissiper leurs odorats en m'appliquant d'un grand zèle à ma Tragédie : c'est ce qui m'a occasionné, mon cher Lecteur, à vous le mettre plutôt au jour : j'espère qu'au cas qu'il y ait quelque chose à redire à ce premier Ouvrage, je m'appliquerai dans mon second à le rendre plus exact, et à prouver au Public que je suis entièrement dévoué à pouvoir le satisfaire : c'est la grace que j'espère que le Public voudra bien m'accorder.

A M. ANDRÉ, perruquier, et auteur de la Tragédie du Tremblement de Terre de Lisbonne.

MONSIEUR,

Comme je crains que vous n'entendiez pas l'Anglais, quoique cette langue soit actuellement fort à la mode, et que tous les savans se fassent un devoir de l'apprendre, je prends le parti de vous envoyer la traduction de ma lettre : voici ce que j'ai l'honneur de vous marquer.

LETTRE.

MONSIEUR,

On dit que vous avez fait une tragédie admirable, sur le Tremblement de terre de Lisbonne ; je suis très-persuade qu'elle aura le succès le plus brillant, on m'en a rapporté quelques traits : vous devez tout espérer de la scène pathétique du couteau, et du beau récit du cinquième acte : un ouvrage de cette nature reussira également chez toutes les nations. Heureux ! qui aura le premier l'avantage de le procurer aux étrangers dans leurs propres langues ; je serai bien flatté si vous voulez me mettre en état de le faire admirer de mes compatriotes. Je vous en demande un exemplaire si-tôt qu'il paraitra ; vous ne devez pas douter des efforts que je ferai pour rendre, dans ma traduction, les beautés de l'original, et pour vous attirer à Londres les mêmes applaudissemens que vous recevez à Paris.

Je suis sans réserve, Monsieur, votre très humble et très-obéissant serviteur,

COTWEIN.

LE TREMBLEMENT DE TERRE DE LISBONNE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIERE.

LE COMTE, DUPONT.

DUPONT.

Prince, quelle douleur, quel trouble épouvantable
Répand sur votre mine un air insupportable ?
Le funeste destin vous a-t-il accablé
De quelqu'événement que vous m'auriez caché ?
Seroit-ce le chagrin d'un pêre trop sévere,
Qui mettroit dans votre âme une telle colere ?
Je vois dedans vos yeux couler des pleurs amers,
Et mon cœur généreux, à qui vos jours sont chers,
Ne sçauroit s'empêcher de pousser des sanglots,
Qui pourront le réduire en peu dans le tombeau.
Parlez, Comte, parlez, ne dissimulez rien;
Croyez qu'à vous servir j'employerai tous mes soins.

LE COMTE.

Puisque de mon chagrin tu veux sçavoir la peine,
Apprends qu'elle vient d'une adorable Climène,
Dont mon cœur et mes sens se sont tous enchantés,
Et l'on n'a jamais vu une si belle beauté;
Car si de sa taille tu voyois la peinture,
Ma foi, tu la prendrois pour une mignature.
Enfin, si de sa grace et son esprit parfait,
Tu sentois comme moi tous les charmans attraits,
Je t'assure, Dupont, qu'un œil si languissant,
Quand je la fixe un peu tressaillit tous mes sens:
Son front et ses cheveux, qui sont si bien plantés,
Aux yeux des connoisseurs seront toujours vantés;
C'est de Théodora l'image naturelle,
Que mon cœur et ma voix t'annoncent la nouvelle.

DUPONT.

Comte, c'est assez, me voilà très-éclairci.
Des peines et chagrins qui troublent votre esprit :
De monsieur Don Pédro votre maitresse est fille,
Et pour vous obliger je connois sa famille;
Je connois, qui plus est, sa belle confidente,
Thérese, qui pour moi fut toujours obligeante.
Si mon attachement pour vous le plus sincère
M'eût rendu par mes soins capable de vous plaire,
J'aurois pu vous donner de grands soulagemens,
Et vous bien épargner du trouble et du tourment.

LE COMTE.

Cesse, mon cher Dupont, ce reproche sensible,
Et crois que j'ai pour toi une estime terrible;
Je t'aurois confié plutôt ma liaison.
Si je n'avois pas eu moi-même une raison.
Qui m'eût fait penser que cet astre glorieux
Ne s'en fut apperçu la première à mes yeux;
Mais comme par malheur je n'ai pas eu l'honneur
Qu'à son oreille on eût publié mon bonheur,
Il faut attendre ici quelque moment heureux
Pour lui insinuer tout mon zele et mes feux,
Et lui bien exprimer les plus vifs sentimens,
De mon amour fidele qui ronge tous mes sens.

DUPONT.

Charmant Comte, il est tems d'apprendre votre flâme
A cet astre brillant qui captive votre ame.
Thérese m'a donné un rendez-vous secret,
Qui vous obligera dans tout ce qui vous plaît:
Ecrivez une lettre, et ne me cachez rien,
Et pour vous seconder j'employerai tous mes biens
A lui faire remettre, avec un très-grand soin,
Ce que vous écrivez, et lui remettre en main.

LE COMTE.

Cher Dupont, quel bonheur pour moi, en ce grand jour;
Vient de combler sur moi mes plus tendres amours.
Quel astre bienheureux, descendant sur tes yeux,
T'a fait connoître ici mon amour malheureux!
Je vole en ce moment écrire à cette belle
Un billet contenant mon amour éternelle. (*il sort.*)

DUPONT, *seul.*

Quel jour très-fort heureux se prépare à mes yeux!
Ho! quel plaisir charmant qui comble tous mes vœux!
Puisque je trouve enfin le moment favorable
D'obliger en ce jour un Comte si aimable,
J'employerai tout mon temps à le fort bien servir;
Je n'oublierai rien à Thérese pour l'instruire:
Car si d'un tel hymen le Comte est couronné,

Le mien pareillement peut se voir terminé.
Je vole en ce moment, transporté de plaisir,
Chercher le cher billet qui fait tout mon désir.
Je vois Théodora et Thérese qui viennent,
Voyons un petit moment qu'est-ce qui les amène.

SCENE II.

THÉODORA, THÉRESE, DUPONT.

THÉODORA.

JE ne puis plus, Thérese, en ce tendre moment,
De te cacher la joie et les vifs sentimens
Que j'ai pour un héros, qui, par sa vive ardeur,
M'a captivée, et est le maître de mon cœur.
Si tu savois, hélas! son impression sur moi;
Mais n'en vas pas parler, je ne le dis qu'à toi:
C'est un jeune amoureux, si beau et si charmant,
Qui a un air si doux et si fort engageant,
Qu'il ne faudroit avoir amour ni sentiment,
Pour n'être pas touché d'un si fidèle amant:
Mais attends, j'apperçois Dupont son confident;
J'en vais sçavoir de lui la nouvelle à l'instant.
(*à Dupont.*)
Bon jour, Dupont; quel vent t'amène donc ici?
Comment va la santé de ton maître aujourd'hui?

DUPONT.

Puisqu'il faut, mademoiselle, vous donner des nouvelles
Du Comte, mon seigneur, pour qui j'ai tant de zele;
Je vous dirai par je ne sais quoi de fâcheux,
Qu'il ne se porte pas absolument des mieux:
Et s'il avoit l'esprit et l'ame plus tranquille,
Je ne le verrois pas si maigre et si débile;
Mais je lui crois un peu de passion dans le cœur,
Qui trouble son repos et gâte mon bonheur.

THÉODORA.

Ah! Ciel, qu'ai-je entendu qui trouble mon esprit,
Et pénètre mon cœur de chagrin et d'ennui!
Je sens une foiblesse au-dedans de mon corps,
Qui, si tu ne l'empêche, avancera ma mort.

THÉRESE, *toute effrayée.*

Est-il possible? Ah! Dieu! ma maitresse se meurt:
Au secours, à mon aide, eh! vîte des odeurs;
Mon flacon, où est-il? Tout est-il donc perdu?
Dans un tems si critique, ah! ah! je n'en puis plus:
Allons, monsieur Dupont, tirez votre flacon:
Vîte, j'attends après; mais depêchez-vous donc.

DUPONT.

Je le cherche, mon cœur, avant de le donner;
Mais bon ! je ne l'ai pas; je cours vous le chercher. (*il sort.*)

THÉODORA.

Quelle froide sueur dont je suis accablée !
Quelle affreuse pâleur dont je me sens remuée !
Comment Thérese tu m'abandonne à l'instant,
Et tu me laisse ici sans nul soulagement:
Le destin heureux me fait revenir à moi,
Sans avoir pu trouver aucun secours en toi.

THÉRESE.

Mais si je n'ai pas pu vous porter du secours,
N'en attribuez point la faute à mon amour.
J'ai par tous les voisins cherché des odeurs fortes,
Sans en pouvoir trouver, ce qui me déconforte:
Chere Théodora, dites, je vous supplie,
Quel est donc le sujet de votre maladie ?
Depuis que j'ai l'honneur d'être en votre maison,
Je ne vous ai point vu une pareille affliction:
Seroit-ce des vapeurs que je ne connois pas,
Qui ont votre beau corps réduit à un tel cas.

THÉODORA.

Chere Therese, hélas ! si c'étoit des vapeurs
Qui fussent le sujet d'une telle douleur:
Si ces frivolités mon ame avoient troublée,
J'en serois sur ma foi bien-tôt débarrassée;
Mais, par malheur pour moi, de plus grands embarras
Me font appréhender la mort ou le trépas;
J'ai une affaire, hélas ! bien plus intéressante,
Qui déchire mon cœur, et qui me le tourmente.
Sur un charmant Comte, j'ai jetté mon amour,
Et je crains qu'il ne me paie pas de retour;
Et comme un tourtereau qui cherche sa compagne,
Mon cœur et mon esprit bat par-tout la campagne,
Et cherche nuit et jour sans avoir de repos,
Celui qui me captive et cause tous mes maux:
La crainte que j'ai qu'un objet aussi charmant
Ne me soit ravi, j'en tremble à tous les instans;
Le chagrin que je sens d'avoir une rivale,
Me cause à chaque instans des fiévres de cheval;
Je ne puis cependant l'accuser qu'en tremblant;
Car je n'ai point de preuve envers ce cher amant.

THÉRESE.

Cessez Théodora la crainte et vos soupirs,
Et persuadez-vous bien vos aimables désirs,
Expliquez seulement cet importont mystere,
Et croyez que je suis d'un secret très-sincere:
Si vous avez sur lui jetté tout votre amour,

Ne craignez nullement le défaut de retour :
Jugez-en par moi, si vous ne me croyez pas ;
Moi, dis-je, que la nature a créée sans appas,
Qui n'ai jamais eu à cent piques près de vous,
Votre grace et vos traits : cependant malgré tous,
Je n'ai jamais trouvé aucun de mes amours,
Qui me fussent payés de nuls ingrats retours ;
Informez-vous de ma dernière inclination,
Et demandez-en compte à mon ami Dupont ;
Mais dites-moi un peu en quelle occasion
Le Comte a mérité votre heureuse attention :
Où l'avez-vous connu ?

THÉODORA.

Au combat du taureau.

THÉRESE.

Quel jour y fûtes-vous ?

THÉODORA.

Le Dimanche des Rameaux.

THÉRESE.

Mais comment ce feu a-t-il pris dans votre cœur ?
Sans que j'aie apperçu cette subite ardeur.

THÉODORA.

Chere Thérese, hélas ! je vais te confier
Une chose qu'à moi j'aurois voulu cacher :
Je t'avouerai qu'étant à ce cruel combat,
Le Comte m'a paru plein d'un brillant éclat :
Un destin favorable en cet heureux moment,
Ayant placé ma loge auprès de cet amant,
Dans l'ardeur du combat ce taureau furieux,
Par la rage animé vint s'offrir à mes yeux,
Après avoir rompu la forte barriere,
S'élança dans ma loge, me corna par derriere,
Et j'étois sur le point d'en être écalventrée,
Si d'un tel animal on ne m'eût dépétrée ;
Mais le Comte à l'instant, hardi comme un héros,
Sauta dedans ma loge, au travers des barreaux,
Et saisissant ce bœuf avec un grand courage,
Le terrassa, et me délivra de sa rage.
Tu dois t'imaginer qu'une telle frayeur
Me saisit si fort que j'évanouis sur l'heure.
Pendant que je fus dans l'évanouissement,
Mon cher père me fit emporter à l'instant.
Quand je fus de retour d'une si forte crise,
Et pensant en moi-même à l'heureuse entreprise
Que mon libérateur avoit avec ardeur
Entrepris et gagné avec un tel honneur,
Je n'ai pas pu depuis ce fortuné moment,
Bannir de mon esprit ce héros triomphant,

Oui, je puis vous jurer depuis le jour heureux
Que j'ai eu un bonheur aussi avantageux,
Que celui de pouvoir sauver votre personne:
En vérité, je vous jure foi d'honnête homme;
Je n'ai jamais cessé de brûler d'une flâme,
D'un amour et d'un feu qui dévore mon ame.
Ma langue et ma bouche est la cheminée ardente
Par où s'en va le feu qui toujours me tourmente.
La nature, en naissant, m'a donné la naissance,
Lequel m'a fait présent du don de complaisance;
Tout mon plus grand désir et ma seule ambition,
N'est que de partager avec vous ce bon don.

THÉODORA.

Assurément vous me faites beaucoup d'honneur,
De me faire, monsieur, part de votre bonheur;
Je n'oublierai jamais ce zele officieux,
Que vous m'avez marqué d'un air si courageux:
Je souhaiterais fort de vous en témoigner
Ma satisfaction; mais je dépends d'un pere.
Adressez-vous à lui, et si heureusement
Vous pouvez obtenir de lui consentement,
Soyez persuadé, monsieur, certainement,
Que j'obéirai vite à son commandement.

LE COMTE.

Ah! Ciel! qu'ai-je entendu sortir de votre bouche?
Que sens-je tout à coup qui m'enflâme et me touche?
Quoi! cet astre brillant, cet objet si charmant,
Si favorablement répond à son amant!
Souffrez que prosterné, madame, à vos genoux,
Je ne vive jamais pour d'autres que pour vous.

THÉODORA.

Monsieur, vous n'ignorez pas que la bienséance,
Et mon honneur ici me fait toute défense
De prêter mon oreille à tous les complimens
Que vous pourriez me faire en de si doux momens;
Et que ne pouvant pas demeurer plus long-tems,
Je vous laisse ici seul, et je pars à l'instant.

(*Théodora et Thérese sortent.*)

LE COMTE.

Ah! Dupont, mon ami, quelle allégresse extrême!
Quel plaisir! quel bonheur s'empare de moi-même!
De quel excès de joie et de contentement,
Mon cœur et mon esprit se trouvent-ils contens?
Quoi donc par mes discours et mes soins engageans,
J'aurois pu obtenir un objet si charmant!
Je vais sans plus tarder mettre tout en usage,
Pour faire consentir son père au mariage.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE, DUPONT.

LE COMTE.

Cher Dupont, quel destin, en ce jour si heureux,
M'a donc favorisé, et comblé tous mes vœux.
Je ressens en moi-même une si grande joie,
Qu'il faut sans la cacher que je te la déploie :
Je te dirai mon cher, que, par un grand bonheur,
Je tiens de don Pédro la parole d'honneur,
Touchant mon mariage avec Théodora :
Il étoit parbleu tems : un peu plus tard, hélas !
J'étois perdu pour sûr; car sortant de chez lui,
J'ai vu don Lavaros, qui d'un air réjoui
Montoit son escalier pour avoir l'avantage
De lui demander ma maitresse en mariage.

DUPONT.

Permettez-moi, monsieur, que je vous félicite
Sur le succès heureux de votre réussite ;
Mais souffrez, s'il vous plaît, qu'en cet heureux moment,
Il me vient dans l'esprit certain ressentiment
Sur la personne que vous avez vu monter,
Et qui ne laisse pas que de m'inquiéter.
Quoi ! ne savez-vous pas que de l'Inquisiteur,
Ce don Lavaros est neveu ; et, par faveur,
J'appréhende très-fort que ce nouveau rival,
Par de son oncle le crédit sans égal,
Il ne fasse changer la pure volonté
De don Pédro, et que votre espoir soit gâté.

LE COMTE.

Que me dis-tu, Dupont, dessus ce gentilhomme ?
Je n'appréhende rien de sa noble personne,
Don Pedro m'a donné sa parole d'honneur ;
Bien plus il est rempli de bravoure et de cœur :
Certes, s'il s'avisoit du nez d'aller saigner,
Je ne tarderois pas à le faire assigner
Pardevant le juste et terrible tribunal
De nos illustres maréchaux de Portugal ;
J'ai cependant encore un devoir à remplir,
Qui me sera, je pense, aisé à obtenir;
C'est une bienséance envers monsieur mon père,
Que j'aime et que j'estime autant que je révère,
Je vais avec ardeur l'aller trouver pour çà;
Mais, tiens, je crois qu'il vient : oui, c'est lui, le voilà.

SCENE II.

RODRIGUES, LE COMTE, DUPONT.

RODRIGUES.

JE suis charmé mon fils en ce lieu vous trouver;
J'ai sorti de chez moi exprès pour vous chercher,
Au sujet d'une affaire assez intéressante,
Honorable de plus, qui pour vous se présente;
J'ai voulu vous former un établissement,
Dont je vous en réponds, vous en serez content
Assurément : pensez qu'il y a bien du temps
Pour vous la procurer que je vous l'entreprends,
Et je n'ai pas encore voulu vous l'annoncer,
Pour, de la surprise, le plaisir vous laisser;
Mais il est en avance si fort assurément,
Qu'on peut conter dessus très-sûr certainement.

LE COMTE.

Quels grands remercîmens n'ai-je pas à vous faire?
Par quels si beaux endroits ai-je donc pu vous plaire,
Monsieur mon très-cher père, au point d'avoir voulu
Penser à mon bonheur d'un air si résolu :
Je ferois mes efforts pour me rendre très-digne
De toujours conserver votre faveur insigne;
Si j'osois cependant vous prier de me dire
A quel nouveau bienfait il vous plait me produire.

RODRIGUES.

J'ai pour vous obtenu, mon fils, un régiment.

LE COMTE.

Pas possible, mon père.

RODRIGUES.

Et le gouvernement
De la ville et de tous les fauxbourgs de Lisbonne.

LE COMTE.

Mon cher pere, ah! mon dieu! que tout cela m'étonne.

RODRIGUES.

C'est cependant bien vrai.

LE COMTE.

Et mais, mon très-cher pere,
Par quels remercimens pourrai-je la sincere
Vous témoigner, et la vive reconnaissance
Que j'ai reçu de vous dès ma plus tendre enfance,
Et je vous le promets plein d'une vive ardeur,
Qu'il sera pour jamais gravé dedans mon cœur.

RODRIGUES.

Outre tous ces bienfaits que vous avez reçus,
J'en ai obtenu mon fils, un autre au-dessus :
De dona Mendoza, c'est le glorieux gage :

Je vous ai obtenu la fille en mariage,
Du grand connétable de notre Portugal,
Et le roi, en faveur de ce nœud sans égal,
M'a accordé pour vous la survivance sure,
De monsieur votre très-cher beau-père futur.
De plus, ce mariage est tout-à-fait conclu;
Approuvé par le roi, bien plus qui l'a voulu;
Aussi suis-je venu vîte vous annoncer
D'aller la prétendue à l'instant visiter,
Pour de votre bonheur lui faire compliment,
Comme à la cour aussi faire remerciment.

LE COMTE, *à part.*

Quoi! mon père veut me marier? Quel abus!

RODRIGUES.

Dites-moi donc, mon fils, quel trouble si confus,
S'est si subitement emparé de vos sens?
Quelle raison vous cause un tel boulversement.

LE COMTE.

Je ne puis, mon cher père, assez vous témoigner
Tous les remercimens que j'ai à vous donner,
Touchant les qualités et le glorieux rang
Qu'il vous a plu pour moi obtenir; mais je sens
Qu'au sujet de dona Mendosa l'alliance,
Je n'y ose aspirer, à ce que je me pense;
Et si vous m'en donniez votre permission,
Je n'accepterois que les deux tiers de vos dons,
Qui sont les deux premiers, excepté le dernier.
Pour sur, je l'avouerai, je n'ose m'y fourrer.

RODRIGUES.

Je vous en sais bon gré, mon fils, en ce moment,
De n'oser accepter ce bel engagement.
De votre modestie au fond j'ai de l'estime,
Et je vois bien pour sur que ce n'est pas par frime;
Mais je vous dirai que ce n'est qu'en la faveur
De l'hymen que de ces places j'obtiens l'honneur.

LE COMTE.

Mais cet engagement, qui est si sérieux,
M'effraie, et me cause mille chagrins fâcheux.
Je suis aussi charmé de mener quelque tems
La vie de garçon, il n'est rien de si amusant.

RODRIGUES.

Mais dites-moi donc si la vie de garçon
Vaut les belles places et les précieux dons
Dont je vous ai parlé. Sachez ici de moi,
Qu'il ne s'agit pas si ce n'est pas votre choix;
Et puisque j'ai donné ma parole d'honneur,
Il vous faut m'obéir tout à l'heure, monsieur.

LE COMTE, *troublé.*
Mon père, permettez, pour un besoin pressant,
Que je m'écarte un peu pour un petit moment.

SCÈNE III.

RODRIGUES, DUPONT.

RODRIGUES, *à part.*
L'EMBARRAS de mon fils n'est pas si naturelle,
Qu'il me le veut marquer par son si ardent zèle;
Un départ si prompt cache anguille sous roche,
Qu'il faut que, malgré lui, je découvre et j'accroche;
Par Dupont cet intrigue est surement menée,
Je vais finement lui tirer les vers du nez.
(*à Dupont.*)
Parle-moi donc, Dupont; sçaurois-tu la raison,
D'ou vient avec tant de précipitation:
Mon fils s'est retiré; j'ai même remarqué
Qu'au mot de mariage il s'etoit fort troublé:
Auroit-il des raisons qui peuvent l'engager,
Même l'empécher de ne pas se marier?

DUPONT.
Je ne crois nullement qu'un garçon de son âge
Puisse avoir quelque peur touchant le mariage;
Je le crois, au contraire, en état, surement,
De s'en bien acquitter sans mécontentement.
Sans doute, vous sçavéz qu'on peut ne pas aimer
L'hymen en général, mais en particulier.

RODRIGUES.
Expliquez-moi, Dupont, bien vite ce mystère.
Quelque inclination sourde et particulière
Auroit-elle à mon fils causé un tel chagrin?
Je l'aime trop, et ne suis point assez malin,
Pour vouloir à présent lui gêner son penchant.
Si vraiment cela est, dis-le moi franchement,
Je n'en sçais à mon fils, certes, nul mauvais gré,
Si ce n'est pourtant que de me l'avoir caché.

DUPONT.
Puisque si franchement votre fils vous aimez,
Et que pour l'obliger vous êtes si porté.
Mon maitre est amoureux, ailleurs réellement,
Et dona Mendosa n'est point du tout son plan.

RODRIGUES.
Certes, j'apprends avec une joie éternelle,
Cette si charmante et curieuse nouvelle:
Dis-moi vîte, Dupont, quelle est la dulcinée
Qui de mon cher fils a le cœur égratigné.

DUPONT.

Théodora, monsieur, la fille à don Pedro
Le grand corrégidor, est cet astre nouveau.

RODRIGUES.

Votre aveu me fait un plaisir très-singulier,
Je ne puis assez trop vous en remercier;
Comme je vous connois aussi fort attaché,
Pour tous les intérêts de mon fils, j'ai tâché
De me persuader que, par vos bons offices,
Vous avez employé toutes vos artifices,
Afin qu'un mariage aussi avantageux,
Puisse lui réussir, et cela est au mieux.

DUPONT.

Monsieur, je vous avoue, et certes sur ma foi,
J'ai fait sur cela tout ce qui dépend de moi;
Par la grace de Dieu, et celle de Thérese.
Ce beau mariage finira avec aise.

RODRIGUES.

Ha! ha! mon beau monsieur, voilà précisément
Tout ce que je voulois sçavoir, j'en suis content;
Et monsieur, dès que vous êtes l'entremetteur
D'une si belle affaire et si digne d'honneur,
Sçachez ici de moi, qu'une telle alliance
Est indigne du Comte, et tout-à-fait m'offense,
Et de vous en mêler encor je vous défends;
Si vous vous en mêlez davantage j'apprends,
Vous pouvez compter sur ma parole d'honneur,
Je vous ferai mener à Bicestre.

DUPONT.

Monsieur;
Et mais, permettez moi que je....

RODRIGUES.

Paix, taisez-vous,
Et de ce que je vous dis ressouvenez-vous.

(*Rodrigues sort.*)

DUPONT, *seul.*

Parbleu, que je suis un homme bien malheureux!
Je suis d'être venu un grand sot en ces lieux.
Ah! que je suis bien sot, d'avoir si-tôt parlé,
Et du Comte d'avoir le secret révélé
A ce vieux Rodrigues, vieillard insupportable,
Et même, à ce qui me paroit, intolérable.
Mais voyons donc un peu comment pourrai-je faire?
J'aime le Comte, et je voudrois pourtant lui plaire:
Si son père cruel va me faire enfermer
Au Galbanon, comment pouvoir m'accoutumer:
Si cependant le Comte accomplissoit ses vœux,
J'obtiendrois de lui des avantages heureux.

SCENE IV.

THÉODORA, THÉRESE, LE COMTE, DUPONT.

LE COMTE.

Eh bien! mon cher Dupont, me voilà, dis-moi donc:
Comment s'est décidé ta conversation,
Avec don Rodrigues: j'ai chez Théodora
Couru pour l'avertir de ce nouveau tracas,
Et je l'ai amenée avec moi à grands pas,
Pour afin d'en sçavoir de toi le résultat.

DUPONT.

J'ai déja vu beaucoup de conversations,
Je n'ai jamais trouvé pareilles situations.
Il a commencé par me beaucoup attirer,
Et me feignant toujours de vous tout accorder,
Et de ne vouloir pas nullement vous déplaire:
Moi, dans cet embarras, ne sçachant comment faire,
Je lui ai avoué avec naiveté,
Qu'avec Théodora vous aviez contracté.

LE COMTE; *en colère.*

Ah! traître! ô scélérat, dans quel affreux chagrin,
Ton indiscrétion, et ton peu de soin, faquin
Me met! faut-il hélas! que ta simplicité
Soit la cause aujourd'hui de ma perte jurée?
Malheureux que tu es, il faut que tu périsse,
Et que par mon épée ici ton sort finisse.

THÉODORA.

Arrêtez.

LE COMTE, *à Théodora, en remettant son épée.*

Je ne puis en rien vous refuser,
Et je ne sçaurois trop en moi-même approuver
L'heureux expédient que vous me suscitez;
Pour y contribuer je vais de mon côté,
Aux pieds de don Rodrigues, à l'instant me jetter.
Mais je le vois, daignez un peu vous écarter.

SCENE V.

RODRIGUES, LE COMTE.

RODRIGUES.

Maintenant je ne suis plus, mon fils, étonné
De la répugnance que vous m'avez donné
Touchant le mariage: on dit que c'est l'amour
D'une fille qui vous a causé ce détour,
Et vous donne sujet pour demeurer garçon;
Je vous trouve plaisant en cette occasion,
D'avoir pris, monsieur, un si bel engagement,
Sans m'en donner avis et mon consentement!

LE COMTE.

Puisqu'à présent, monsieur, vous savez tout si bien,
Je peux vous l'avouer, et ne vous cacher rien;
Mais si vous connoissiez, comme moi, la personne,
Vous auriez fait de même, et l'auriez trouvé bonne.

RODRIGUES.

Je ne la connois que trop pour mon grand malheur;
Car l'on m'a éclairci, à votre déshonneur,
Que c'est une grisette, et qu'elle n'est pas née
Pour dedans ma famille entrer par l'hyménée:
J'ai eu tout comme vous des inclinations;
Mais je n'ai jamais eu pareilles passions,
Pour m'oublier au point de faire une alliance,
Indigne de votre rang, comme de ma naissance.
Ignorez-vous que don Pédro, de père en fils,
Fut toujours roturier; de-là vient mon mépris;
Ce n'est pas pour son nez, par la même raison,
Que le four aujourd'hui chauffe dans ma maison.

LE COMTE.

Mon pere, ignorez-vous que ce sont les vertus
Qui font la noblesse surpasser au-dessus,
Et que de don Pedro la célèbre famille
En est farcie, et même on dit qu'elle en fourmille:
De plus, que les femmes n'ont point été créées,
Pour donner la noblesse à la postérité.
Vous sçavez le proverbe assurément, que la truie
N'a jamais ennobli le cochon de sa vie;
Et cette famille n'est pas si roturiere,
Qu'on a voulu vous le persuader, mon pere;
Car don Pedro du grand collége, sur ma foi,
Est depuis quelque temps secrétaire du roi.

RODRIGUES.

Il n'est farce, cochon, ni collége qui tienne,
Votre inclination, n'est point du tout la mienne:
En un mot, comme en cent, il vous faut épouser,
Dona Mendosa, ou partir pour voyager.

LE COMTE.

Tout mon plus grand chagrin, c'est que dans cette affaire,
Je ne sçaurois penser, comme vous, mon cher père;
Et pour Théodora tant d'amour je ressens,
Elle a tant enchanté mon cœur et tous mes sens,
Que l'on m'arracheroit plutôt cent fois la vie,
Que d'ôter de mon cœur cette fille chérie.

RODRIGUES.

Puisque vous paroissez si résolu, mon fils,
Vous n'avez qu'à partir, c'est moi qui vous le dis,
Pour Constantinople, et je vous donne un quart-d'heure.
Pour faire vos paquets et changer de demeure,

Et de moi n'approchez que de loin seulement,
Si vous n'obéissez à mon commandement.

(Rodrigues sort.)

LE COMTE, *seul.*

O jour si malheureux ! ô triste destinée !
O ! dans quel désespoir m'as-tu donc condamnée ?
Viens, parque très-cruelle, accours à mon secours,
Pour me trancher ici le filet de mes jours :
Seigneur, Dieu tout-puissant, ai-je été enfanté,
Pour, au beau de mes jours, être ainsi tourmenté.

SCÈNE VI.

THÉODORA, THÉRESE, DUPONT. LE COMTE.

THÉODORA.

Je viens, mon cher comte, pénétrée de douleurs,
Vous dire que j'étois, les yeux baignés de pleurs,
Derrière, à écouter la conversation
Du sieur Rodrigues, et j'ai toutes les raisons,
De part et d'autre, oui ; et je crois surement
Qu'un sort très-malheureux me traverse à présent.

LE COMTE.

Chere reine, je vous demande bien pardon
Des sottises, du tort et aussi de l'affront
Que mon père cruel a prétendu vous faire ;
J'ose, belle beauté, jurer que, pour vous plaire,
Je me ferois plutôt mille fois étrangler,
Que de vous posséder, au bonheur renoncer ;
Mais, la nécessité où je suis de partir,
Arrache de mon cœur quantité de désirs ;
Et si, par un de vos plus sincères aveux,
Vous vouliez bien en moi éteindre un peu les feux,
Je ne ferois pas seul ce voyage ennuyeux,
Je vous enleverais pour le faire nous deux.

THÉODORA.

Comte, je m'apperçois, le chagrin et l'amour,
Vous ont donc retourné la tête dans ce jour ;
Quoique mon pere soit, dit-on, tout roturier,
Je ne me laisse pas, je vous jure, enlever
Par un gentilhomme : quoique je sente en moi
Que je ne pourrai point vivre sans votre loi ;
Mais, j'aime beaucoup mieux mourir sans déshonneur,
Que de faire faire un faux pas à mon honneur.

LE COMTE.

Ma proposition, je le vois, vous excède :
Mais, pour tous les grands maux, il faut de grands remèdes.
Si ça ne vous plaît pas, chere Théodora,

Prenez que je n'ai pas parlé de tout cela.
Puisque, ma reine, il faut malgré moi vous quitter,
Je vous prie, au moins de ne me pas oublier,
Et pour me témoigner qu'à moi vous penserez,
J'attends l'heureux bonheur que vous me récrirez.

THÉODORA.

Je consens, mon cher comte, à toutes vos raisons,
Je vous en donnerai les satisfactions.

LE COMTE.

Adieu donc, belle beauté ; adieu donc ! triste adieu,
Chere Théodora, l'objet de tout mon feu ;
Il faut donc vous quitter, bel astre reluisant !
Qui m'avez enflammé par votre air séduisant.

THÉODORA.

Mon cher ami, hélas ! mes yeux tous pleins de pleurs,
Vous dénotent assez, par leurs vives douleurs,
Tout le regret cuisant que j'ai de vous quitter :
Adieu, cher comte ; adieu ! je ne puis plus parler.

Fin du second Acte.

ACTE III.

La Scène est à Constantinople.

SCÈNE PREMIERE.

LE COMTE, DUPONT, *tous mouillés.*

LE COMTE.

Quel sort si malheureux m'a donc jetté ici ?
Dans quel triste équipage ès-tu, comte, aujourd'hui !
Quel naufrage fâcheux que je viens d'essuyer !
Quelle affreuse tempête a pensé me noyer !
Que je suis malheureux d'être dans un pays,
Dépouillé de tout bien ! Ha ! pour moi quel souci !
Eh bien ! dis-moi, Dupont, as-tu du moins eu soin,
Dedans notre malheur et mon pressant besoin,
De sauver mon argent et nos lettres de change ?
J'ai besoin d'un habit ; car je suis plein de fange.

DUPONT.

Ah ! parsembleu, monsieur, je n'ai pas eu le temps
De penser seulement à vous, ni à l'argent ;
Car, depuis le moment affreux que la tempête
A sur vous éclaté, m'a fait tourner la tête,

A l'instant que j'ai vu Neptune sur les eaux,
Et son trident, monté dessus ses grands chevaux :
En effet, sur le champ tous les noirs aquilons
Ont agité les flots pour nous couler à fonds.
Dans ce fâcheux moment, je me suis décidé
A ne sauver que moi, ça été mon idée :
L'humide de la mer m'a transi en nageant,
Ainsi j'ai laissé-là les lettres et l'argent,
Je n'ai rien sauvé du tout ; mais, en récompense,
Je suis trempé jusqu'aux os, et même je pense
Que je serai heureux, si de cette infortune,
J'en suis quitte aujourd'hui pour quelque bon gros rhume :
La tempête m'a si tellement bouleversé,
Que je ne sais plus où la mer nous a poussés.

LE COMTE.

C'est dans Constantinople, où nous sommes jettés
Sans secours, et réduits à la mendicité ;
N'y étant point venu, je ne reconnois pas
Cette maison, où nous avons porté nos pas :
Je n'ai l'esprit frappé que de mon grand malheur,
D'être dans la Turquie, accablé de douleur,
Et du moindre bacha sans avoir connoissance,
Mais, paix ; j'entends quelqu'un, à ce que je me pense.

SCENE II.

LE COMTE, DUPONT, UN EUNUQUE.

L'EUNUQUE.

JE suis chargé, monsieur, d'un gros sac de louis,
Qu'on m'a donné pour vous.

DUPONT.

J'en suis fort réjoui.

LE COMTE.

Je vous suis obligé, monsieur, infiniment ;
Mais, je ne prendrai point du tout votre présent,
Que vous ne me disiez qui est-ce auparavant,
Ne me connoissant pas, m'avance de l'argent.

L'EUNUQUE.

Je ne puis pas, monsieur, même vous révéler
Ce secret, car on m'a défendu d'en parler :
Les intentions de celle qui vous l'envoie,
Est de vous procurer d'autres sujets de joie :
Sachant que vous avez besoin très-promptement
De secours, je suis venu, et très-vitement,
Ici proche, au Grand-Cerf, préparer un repas ;
C'est l'auberge à main gauche, allez-y de ce pas,
Vous y trouverez ce qui vous est nécessaire,
Pour après, de tels maux, tâcher de vous refaire.

LE COMTE.

Dans le moment présent j'accepte avec plaisir,
Le sac et le repas, est mon plus grand désir,
Et, si-tôt mon dîner, vîte je reviendrai,
Pour l'obligation savoir à qui j'aurai. (*ils sortent.*)

L'EUNUQUE, *seul.*

Je vais très-promptement courir en diligence,
Instruire Roxane de cette vigilance
Avec laquelle j'ai son ordre exécuté.
Je la vois venir; la voilà toute à portée.

SCENE III.

ROXANE, NADINE, L'EUNUQUE.

ROXANE.

Vite, répondez-moi; avez-vous promptement
Exécuté mon ordre et mon commandement?

L'EUNUQUE.

Madame, oui, l'étranger a le sac accepté,
Et aussi le dîner : il est ci à côté,
A l'hôtel du Grand-Cerf, à table je le crois;
De plus, il m'a dit qu'il viendroit en cet endroit.

ROXANE.

Cela suffit : allez vîte vous informer,
Et très-subtilement quel est cet étranger;
Et rendez-moi z'en compte, et cela promptement,
Dedans mon cabinet, et très-exactement.
(*l'eunuque sort.*)
Chere Nadine, il faut prendre tous les devants,
Pour sçavoir qui sont ces étrangers arrivants :
La physionomie assurément du blond,
M'intéresse très-fort! Ah! le joli garçon!
J'ai vu sur mon balcon leur vaisseau s'accrocher;
Malgré moi, sur le champ, je n'ai pu m'empêcher
De faire des vœux pour sa conservation,
Pour avoir le plaisir qu'il vint dans ma maison.

NADINE.

Vous n'avez pas besoin de vous inquiéter,
Madame, aucunement, ni de vous tourmenter;
Car en très-bonnes mains sont tous vos intérêts;
L'eunuque, qui en est chargé, je gagerois
Qu'il est actuellement tout-à-fait éclairci,
Pourquoi ces deux messieurs sont dans ce pays-ci.

ROXANE.

Il me survient encore un sujet d'embarras;
C'est que cet étranger, sûrement, Turc n'est pas;
Et j'appréhende fort que le Muphty mon pere
Ne veuille consentir, car il est très-sévère,

A notre mariage; et pour moi, franchement,
Ce monsieur-là me plaît très-fort certainement.

NADINE.

Sur ces articles-là reposez-vous sur moi:
D'un homme il est aisé d'en faire un turc, ma foi,
Je ne doute pas que vos charmes à l'instant
Fassent à l'étranger désirer le turban.
Il n'y aura plus par-là de difficultés
Du côté du Muphty touchant vos volontés;
Et si votre beau blond en longueur nous tiroit,
Je sçais bien le moyen qu'il y consentiroit.

SCÈNE IV.

LE COMTE, DUPONT, ROXANE, NADINE.

LE COMTE.

Allons vîte, Dupont, et marchons à grand pas
Pour chercher ce monsieur; mais je ne le vois pas.
Mesdames, par hasard, n'auriez-vous pas vu
Un monsieur en ce lieu, qui ne m'est pas connu;
Mais qui m'a fait présent d'un gros sac de louis,
Et je viens tout exprès pour m'informer de lui,
Qui un si beau bienfait a bien voulu me faire;
Car le remercier est mon plus grand affaire.

ROXANE.

Aucuns remercimens à faire vous n'avez;
De ce sac de louis disposez vous pouvez,
Monsieur; et quand l'argent sera tout dépensé,
Vous n'en manquerez pas, sans être embarrassé.

LE COMTE.

Je vois parfaitement, dans cette occasion,
Que c'est à vous à qui j'ai l'obligation;
Certes, je vous promets, je ne sçais pas comment
J'ai mérité de vous ce présent si charmant;
Mais, madame, daignez un peu me mettre à même
De vous témoigner ma reconnaissance extrême.

ROXANE.

Vous me faites, monsieur, certes beaucoup d'honneur,
De me vouloir ici procurer ce bonheur:
Mais avant que de mettre un quelqu'un dans le cas,
Faut sçavoir ce qu'il est, ou bien ce qu'il n'est pas.

LE COMTE.

Je suis portugais, et par honneur gentilhomme,
Sur un vaisseau exprès j'ai sorti de Lisbonne,
Afin de voyager: mais par un fâcheux sort
Notre vaisseau n'a pu nous conduire au port,
Il nous a plantés là au milieu des chemins,
Et nous avons fini le reste avec nos mains.

Tout mon regret dedans ma tempête navale,
C'est que j'ai tout perdu mes effets et ma malle,
Et sans le bon secours que vous m'avez donné,
Madame, en arrivant, j'avois un pied de nez.

ROXANE.

J'ai vu de mes deux yeux ce subite malheur,
Et j'en ai sur le champ pris beaucoup part, monsieur;
Et puisque vous sortez d'une illustre naissance,
Vous pourrez aisément, restant ici, je pense,
Retrouver beaucoup plus, même bien au-delà
Du bien que vous avez perdu par ce sort-là.

LE COMTE.

Je ne puis rien, madame, espérer au-dessus
De vos bontés pour moi-même, j'en suis confus!
Lorsque dans Lisbonne je serai retourné,
Envers vous m'acquitter sera ma seule idée.

ROXANE.

Vous n'avez pas besoin pour cela de Lisbonne.
Et vous pouvez payer de votre propre personne.

LE COMTE.

Madame, expliquez-vous un peu plus clairement;
Car pour moi ce discours je n'entends nullement.

ROXANE.

La première vertu parmi les ottomans,
C'est, monsieur, la franchise; et jamais on n'y ment:
Je suis vertueuse, et j'ose vous affirmer
Que majeure je suis, zélée à vous aimer;
Et que par conséquent, maitresse de mon choix,
Il ne tiendra qu'à vous de posséder ma foi.

LE COMTE.

Je ne sçaurais, madame, en de si beaux momens,
Assez vous témoigner tous les remercîmens
Que mérite une dame digne de votre rang;
Mais je ne me sens pas digne d'un si beau sang.
Et il se passe en moi un combat qui me dit:
Cherchez galant ailleurs, j'en suis tout interdit.

ROXANE.

Je sens parfaitement vos belles politesses,
Qu'elles ne sont, monsieur, que des traits de finesses,
Et vous n'avez pour moi, certes, nulle amitié:
Parlez sincérement; mais, moi, j'ai la pitié
De vous recommander le secret important,
Que je viens, malgré moi, de vous faire à l'instant.
Si vous en abusez, vous pourriez, je vous jure,
Vous en bien repentir, c'est moi qui vous l'assure.
Je donne un bon quart d'heure à vos réflexions,
Pour de vous en sçavoir les dernieres raisons.

D

SCENE V.

LE COMTE, DUPONT.

LE COMTE.

AH ! parbleu, pour le coup je suis au désespoir ;
Je crois qu'un diable lit dedans tout son grimoire,
Pour me désespérer. Depuis que j'ai quitté
Mon père, ma maitresse, et ma belle cité,
Et ma patrie ; hélas ! j'ai, Dupont, éprouvé
Tous les plus grands malheurs qui me sont arrivés.
Mais, dûs-je en essuyer quantité de plus grands,
Chere Théodora, dans tous ces contre-temps,
Je ne puis me résoudre à vous abandonner,
Et je vous aime trop pour une autre épouser.
Je me trouve pourtant dans une circonstance
Où jamais de ma vie on n'a été, je pense.
Il me prend un dessein, de me précipiter,
La tête devant, dans la mer, sans hésiter.

DUPONT.

De grace, mon cher comte, hélas ! rassurez-vous ;
Croyez-vous que le ciel veut donc nous perdre tous ?
Sa colere sur nous s'est assez témoignée ;
Mais, ne jettons pas le manche après la coignée :
Il n'est donc question qu'à trouver le moyen
De nous tirer du pied ces épines.

LE COMTE.

Eh bien !
Cherche-les si tu peux, je te donne ce soin ;
Pour moi certainement j'y perds tout mon latin.

DUPONT.

Mademoiselle Muphty de vous est amoureuse,
Et veut vous épouser en fille vertueuse.
Si vous lui disiez que vous êtes marié....

LE COMTE.

Fi donc ; de la tromper, j'en serois mortifié.

DUPONT.

Eh bien ! faites semblant, monsieur, de l'épouser.

LE COMTE.

A quoi penses-tu ? je ne veux pas l'abuser.

DUPONT.

Je ne sçais plus, monsieur, quoi vous imaginer.

LE COMTE.

Paix : je l'entends venir ; c'est pour me chagriner.

SCENE VI.

ROXANE, NADINE, LE COMTE, DUPONT.

ROXANE.

EH bien ! monsieur, avez-vous fait réflexion,

Et pris un parti sur ma déclaration ?

LE COMTE.

Avant de vous quitter, je vous réponds, madame,
J'avais pris mon parti au-dedans de mon ame.
Je suis, et vous promets, encore effarouché
De toutes les bontés dont vous m'avez touché :
Je suis au désespoir, en de si beaux momens,
De ne pas vous prouver, par de vifs sentimens,
Et par des marques de pure reconnaissance,
Ce qu'exigent de moi pareilles complaisances.

ROXANE.

Je serois bien charmée, monsieur, de vous parler,
Si vous le voulez bien, dans le particulier.

LE COMTE.

Obéissez, Nadine, à ce commandement,
Et vous, mon cher Dupont, quittez-moi un moment.

NADINE, *en s'en allant.*

Ce monsieur me paroit faire bien des raisons ;
Je m'en vais lui servir un plat de ma façon.

(*Nadine et Dupont sortent.*)

ROXANE, *au Comte.*

Je ne suis nullement à présent étonnée,
De la résistance que vous m'avez donnée :
On vient de m'avertir qu'à une autre qu'à moi,
Vous aviez, à Lisbonne, accordé votre foi.

LE COMTE.

Madame, il est bien vrai, pour une autre beauté,
Mon cœur et tous mes sens n'ont jamais résisté ;
Je vous crois surement assez de sentiment,
Pour vouloir mépriser un amour si constant :
Si mon heureux destin m'avait favorisé,
Que vous fussiez avant celle qui m'a blessé,
Je puis vous assurer, et vous le protester,
D'une autre jamais on ne m'auroit vu tâter.
Malheureusement pour moi, vous ne l'êtes pas,
Voilà ce qui me fait ce sujet d'embarras.

ROXANE.

Sçachez, si je vous ai prodigué mes faveurs,
Ce n'est pas qu'il me manque assez d'adorateurs :
Puisque je les avois, pour vous, sacrifiés ;
Vous ne m'auriez jamais, monsieur, mortifiée
En me sacrifiant aussi votre maitresse,
Pour vous, dites-vous, seule, un objet de tendresse.
Je sens parfaitement, que malheureusement
J'obligeois un ingrat ; mais je crois sûrement
Qu'un si atroce affront me sera bien vengé,
Par notre grand prophête. Ah ! j'en suis enragée.

ACTE IV.

La Scène est à Lisbonne.

SCÈNE PREMIÈRE.

THÉODORA, THÉRESE.

THÉODORA.

Quel trouble! quel chagrin vient donc m'abasourdir?
Quelles frayeurs viennent tout à coup me saisir!
Thérese, tu sçauras que je suis très-inquiette,
Au sujet du Comte, que toujours je regrette,
Et j'ai dedans l'esprit plus de deux mille idées
Qui m'annoncent pour lui de tristes destinées.
De plus, comme tu sçais, il ne m'a pas écrit,
C'est en parti ce qui me tourmente l'esprit.

THÉRESE.

Il ne faut pas, madame, ainsi vous affliger
En pensant sur le Comte, et vous en désoler:
Croyez que surement l'heureuse destinée
L'aura favorisé d'une heureuse arrivée,
J'ose vous assurer, avec l'aide de Dieu,
Vous en aurez nouvelle assurément dans peu.

THÉODORA.

J'ai par surcroit de peine un pere insupportable:
Je l'assure pour sûr, je crois que c'est un diable,
Pour vouloir m'obliger et me violenter,
Malgré mes volontés, à me faire épouser
Monsieur don Lavaros; mais malgré tout cela,
Ma chère, je jure, il ne m'aura certes pas;
Je souffrirois plutôt mille fois le trépas,
Qu'avec un tel objet m'unir. Quel embarras!

THÉRESE.

Chere Théodora, de grace calmez-vous:
Après bien du chagrin, dites-moi, après tout,
Reverrez-vous plutôt celui que vous aimez?
Tenez, en moi-même, je lis votre pensée;
Il faut faire semblant, en prolongeant le temps,
De vouloir l'épouser; et, dans ce contre-temps,
Si votre bien-aimé, lui que vous souhaitez,
Arrivoit, dites-moi, qu'elle félicité!
Et si au contraire vous vous délamentez,
Par des chagrins cuisans vous serez tourmentée.

THÉODORA.

Cela t'est bien aisé, Thérese, assurément
De me consoler par un pareil compliment!

Si tu sentois comme moi.... Un petit moment;
Voilà don Lavaros, autre objet de tourment.

SCENE II.

DON LAVAROS, THÉODORA, THÉRESE.

DON LAVAROS, *d'un air gai.*

Bon jour, Théodora, eh bien! votre santé,
Est-elle également bonne que vous le souhaitez?
Qu'avez-vous, dites-moi? Quoi! vous êtes chagrine,
Et me faites ici une mauvaise mine!
Moi! qui venois avec une grande gaieté
Vous annoncer combien je me trouve enchanté;
Car, je viens de monsieur votre père; je vous jure
Avoir consentement, certes je vous l'assure:
Je vous assure enfin, ce sera pour demain,
Que j'aurai ce bonheur-là, rien n'est plus certain.

THÉODORA.

J'ai de l'étonnement, monsieur, en ce moment,
Que vous hazardiez un pareil compliment.
Vous sçavez pourtant bien, c'est inutilement
Que sur moi vous comptez pour sûr certainement.
Je suis même de plus, je vous jure, étonnée,
Que dans un tel dessein votre flâme ait donné.
Ne vous ai-je pas fait des déclarations
Qui devoient brider vos belles intentions?
Je vous ai protesté de ne pas épouser
Nul autre que le Comte, et vous devez penser
Qu'à nul autre qu'à lui l'on pourra m'engager;
Par ainsi, monsieur, vous pouvez vous arranger.

DON LAVAROS.

Vous vous imaginez, je pense, m'effrayer,
En voulant de l'hymen si fort vous éloigner;
Le Comte mon rival, dont vous me parlez tant,
N'est plus, je vous promets, de ce monde existant,
Et par bonheur pour moi, il a, sûr, fait naufrage.
Ainsi, Théodora, changez donc de langage;
Car dedans le vaisseau, où il étoit parti,
Tout le monde, pour sûr, est tout-à-fait péri;
Et Neptune a paru sur les eaux en courroux,
Pour me favoriser à être votre époux:
Persuadez-vous bien que ces rapports vrais sont;
Car ceux de la chaloupe, à coup sûr, dit me l'ont:
Ils ont été les seuls, par un bonheur heureux,
Qui ont pu éviter cet accident fâcheux:
Chere Théodora, vous devez donc juger
Qu'avec moi maintenant il faut vous marier.

THÉODORA.

Ah! Dieu! qu'ai-je entendu? Quoi! vous n'existez plus!

Hélas ! mon cher Comte, je ne vous verrai plus !
Mon très-fidele ami, quoi donc ! vous êtes mort !
L'objet de mes soupirs, et moi je vis encor !
Viens donc, parque cruelle, arracher de mes yeux
Un torrent de larmes pour nous noyer tous deux.
Pourquoi vous n'êtes plus, je vais aussi courir
Tout au milieu des mers pour me faire engloutir.

THÉRESE.

Cher Dupont ! hélas ! vous êtes donc aussi mort,
Puisque du Comte vous avez eu le même sort !
Que vais-je devenir sans vous, mon cher amant ?
Loin de vous je ne peux plus vivre un seul moment.
Chere Théodora, que je vous plains ici,
D'avoir aussi perdu le Comte votre ami !
Mais renfonçons nos pleurs : voici quelqu'un qui vient ;
C'est monsieur don Pedro, cessons notre entretien.

SCENE III.

D. PEDRO, THÉODORA, D. LAVAROS, THÉRESE.

DON PEDRO.

Bon jour, Théodora, vous paroissez chagrine ;
Je viens vous annoncer, car toujours je rumine,
Qu'envers le comte, je viens de me détracter
De ma parole, et je dois m'en féliciter ;
Ceux de la chaloupe viennent de m'annoncer
Qu'il avoit par malheur été noyé sur mer ;
Je suis charmé, ma fille, en cette occasion,
Que pour vous Lavaros ait l'inclination ;
Je vais pour ce sujet faire tout préparer,
Disposez-vous, ma fille, à bien-tôt l'épouser.

THÉODORA.

Si vous n'avez, mon pere, autre chose à me dire,
Je vous prie instamment de ne pas m'étourdir,
Ni me violenter pour un pareil sujet ;
Pour sûr je n'en veux pas, et je vous le promets,
Je resterai plutôt toujours tout-à-fait fille,
Qu'avec un tel mari d'entrer dans sa famille.

DON LAVAROS.

A de pareils discours vous aurez bien raison,
Cher monsieur don Pedro : certes, de tenir bon ;
Car ayant un enfant, qui est si obstiné,
Avec elle il faut prendre un ton déterminé,
Allons, Théodora, ne vous entêtez pas,
Consentez, je vous prie aux ordres du papa.

THÉODORA.

Vous avez tort, monsieur, de vous époumonner
Pour, par vos beaux discours, mon pere m'étonner.

DON PEDRO.

Si c'est, ma fille, ainsi que vous vous obstinez,
Et à mes volontés si vous ne consentez,
Je vous jure que je vous déshériterai,
Ou bien, don Lavaros, sûr vous épouserez :
Je m'en vais de ce pas faire mon testament,
Avec le contrat de mariage à l'instant;
Et si vous ne signez promptement le second,
Je signe le premier, pour vous faire l'affront:
Ne comptez plus jamais sur ma protection ;
Car je vous donnerai ma malédiction. (*Don Pedro sort.*)

THÉODORA.

Quoi donc! mon cher pere, vous voulez me laisser!
Et à mon désespoir voulez-vous me livrer?

THÉRESE.

Chere Théodora, qu'allons-nous devenir?
Sans pere et sans amant, il vaut autant mourir.

DON LAVAROS.

Eh bien! Théodora, c'est pourtant à présent
Que d'un pere il vous faut obéir promptement:
Autrement vous voyez dans quel triste embarras...

THÉODORA.

Taisez-vous, Lavaros, et ne me parlez pas.

DON LAVAROS.

Que vous ai-je donc fait pour me tarabuster,
Et pour ne consentir à vouloir m'épouser?
Croyez-vous que le Comte on ne peut remplacer?
Pourquoi, Théodora, ainsi tant grimacer?
J'espère cependant, qu'un jour vous sentirez
Que, malgré vous, pour sûr, vous y consentirez.

THÉODORA.

Ne cesseras-tu pas, tyran impitoyable,
De me persécuter, comme une misérable?
Falloit-il que tu vins augmenter mon tourment,
En voulant me forcer dans ce triste moment?
Malheureux que tu es! sans mon consentement!
Je souffrirois plutôt mille morts à l'instant,
Que d'être unie à toi un moment seulement;
Et pour te témoigner bien sûr certainement,
Infâme que tu es! que tu m'es odieux,
Tu verras bien-tôt mon dessein de tes deux yeux.
Ma chère Thérese, prête-moi ton couteau;
L'on t'en rendra un qui sera beaucoup plus beau.

THÉRESE.

Hélas! Théodora, qu'en voulez-vous donc faire?
Le voilà; tenez, je n'ose pas vous déplaire.

THÉODORA, *à part.*

Allons, Théodora, ranime ton courage,

Et par cet instrument acheve donc ta rage :
Pourquoi hésites-tu ? Qu'as-tu qui te retient ?
Ouvre donc ce couteau, et de ta propre main
Perce-moi de cent coups ce cœur et ce beau sein,
Pour lequel si long-tems tu as pris tant de soin.
Adieu, cher Comte, adieu, j'achève mon dessein.

THÉRESE.

A mon aide ! au secours ! arrêtez-lui le poing.

SCENE IV.

LE COMTE, DUPONT, THÉODORA, THÉRESE, DON LAVAROS.

LE COMTE.

Quels cris affreux viennent tout-à-coup m'obséder !
Ciel ! c'est Théodora qui veut se couteler.
(*Il arrache le couteau.*)
Arrêtez, inhumaine : hélas ! qu'allez-vous faire ?
Comment ! belle beauté, vous voulez-vous défaire !
Une si belle main auroit eu le courage
D'enfoncer ce couteau dans son sein ! quelle rage !
Malheureux instrument tu ne serviras pas,
Je jure, de ta vie, à ternir tant d'appas ;
Tu vas être cassé... crac... Chere reine, hélas!
Quoi ! un instant plus tard, je perdois vos appas !
De grace, dites-moi, mon cœur, je vous supplie,
Qui pouvoit vous causer pareille frénésie ?

THÉODORA.

Quoi ! cher Comte, c'est vous ? ah ! que je suis heureuse
De vous revoir ici ! mais, j'en suis toute honteuse ;
Je ne sçaurois pourtant assez vous témoigner
Tous les remercîmens que j'ai à vous marquer,
De si heureusement arriver sur l'instant
Que par un désespoir je mourrois sûrement ;
C'est ce don Lavaros qui m'a tant tourmentée,
Qu'il m'a dans cet excès de fureur excitée.
Si vous sçaviez, hélas ! ce qu'il m'a dit de vous,
Je suis bien sûre que vous le rosseriez de coups.
Comme vous avez vu, j'aimois bien mieux mourir,
Qu'à tous ses beaux propos y vouloir consentir.

LE COMTE.

Monsieur don Lavaros, vous êtes donc l'auteur
D'un si fâcheux dessein ? je vous crois trop de cœur
Pour ne pas accepter le juste rendez-vous
Qu'à quatre pas d'ici je veux seul avec vous.

DON LAVAROS.

Je vous l'accepte, Comte, et certes d'un grand cœur ?
Je m'en retirerai avec beaucoup d'honneur.
N'y manquez pas toujours : adieu, Théodora.

Comte, que je te plains, car tu y périras. (*Il sort par le fond.*)

THÉODORA.

Quel suprême bonheur m'a donc favorisée,
Mon cher comte, aujourd'hui à vous avoir trouvé !
Quelle reconnaissance aurai-je à vous donner ?
Par quels transports joyeux vais-je vous témoigner
Le plaisir extrême que moi-même je sens,
De posséder celui qui captive mes sens.
Je vous croyois péri au fin fond de la mer,
C'est ce qui me causoit un chagrin très-amer.

LE COMTE.

Ma reine, il est bien vrai que malheureusement
J'ai manqué de mourir par plus d'un accident;
Car dessus le vaisseau où j'étais embarqué,
D'y périr, sûrement, nous avons bien manqué.
Dupont, et moi aussi, nous sauvant à la nage,
Avons heureusement rencontré l'abordage.
Ce n'a pas été là le plus grand de nos maux.

THÉODORA.

Comment ! cher comte : quoi ! tant de pareils travaux !

LE COMTE.

A Constantinople nous sommes descendus,
Mouillés comme une canne, et presque morfondus.
La fille du Muphty a voulu m'engeoler :
Faute d'y consentir, on vouloit m'empaler;
Mais, grace à mon amour, et à un bon vaisseau,
J'ai quitté ce pays et remonté sur l'eau.

DUPONT.

J'entends venir quelqu'un, comte, Théodora;
C'est Rodrigues, je crois ? oui, c'est lui qui vient-là.

LE COMTE.

Il faut absolument d'ici nous retirer;
Car je ne voudrais pas qu'il vint nous y trouver.
Il faut le prévenir avant adroitement,
Du sujet qui m'a fait venir si promptement.

SCÈNE V.

RODRIGUES, THÉODORA, THÉRÈSE.

RODRIGUES.

On vient de m'avertir, il n'y a qu'un instant,
Du retour de mon fils : je viens bien vitement
Sçavoir de vous, madame, à quelle occasion
Ce monsieur est venu, quelle en est la raison ?
Je ne puis supporter qu'un enfant à son père
Désobéisse; ainsi, j'en suis très-en colere :
Mais je pense très-bien que ce n'est que pour vous
Qu'il m'a ainsi déplu; j'en suis fort en courroux :
Même je ne sçaurois assez vous reprocher

Votre façon d'agir, et très-fort m'en fâcher.

THÉODORA.

Vous avez tort, monsieur, contre moi déclamer;
Car, sûr, vous n'avez rien du tout à me blâmer.
Sur monsieur votre fils, j'ose vous assurer
Que je ne sçavois pas s'il devoit arriver:
Il m'a surpris très-fort, d'abord que je l'ai vu,
Et tout comme un éclair, vite, il a disparu:
Vous voyez donc par là, monsieur certainement,
Qu'à tort contre moi vous vous fâchez sûrement.

SCÈNE VI.

RODRIGUES, THÉODORA, THÉRESE, DUPONT.

DUPONT.

Mon dieu! je n'en puis plus, je suis tout bouleversé!
Quel spectacle odieux! je le crois trépassé!

RODRIGUES.

Eh bien! qu'as-tu, Dupont! qui te trouble si fort?
Viens-tu ici pour nous épouvanter à tort?
Bien vite explique-moi, quel est donc le sujet
De ton chagrin, et quel en peut être l'objet?

DUPONT.

Je vous dirai, monsieur, par un fâcheux hazard,
Le comte a rencontré Lavaros à l'écart,
Et là, précisément, se voulant une dent,
Ils ont, sans hésiter, dégaîné sur l'instant.
J'ai, pour m'y opposer, couru très-promptement;
Mais, ils m'ont défendu d'approcher nullement:
J'ai vu don Lavaros, tous ses deux yeux roulant,
Sur le comte foncer d'un air étincelant;
Mais d'un bras courageux, et toujours en vainqueur,
Le comte faisoit voir qu'il avoit bien du cœur:
Parant une quarte, ferme comme un rocher,
D'une tierce à l'instant il l'a pensé toucher;
Lavaros lui a fait une feinte au poignet,
Le comte, en la parant, l'a embroché tout net,
J'ai vu don Lavaros tout de son long tomber;
Je jure, je n'ai pu m'empêcher de pleurer,
Et monsieur votre fils, ne s'épouvantant pas,
A rengainé; moi, j'ai décampé à grands pas.

RODRIGUES.

Quel fâcheux accident que tu m'as annoncé!
Mon fils, dans Lavaros, a sa lame enfoncé.
Je pensois bien en moi, hélas! Théodora,
Que vous m'exposeriez à pareil embarras:
Vous êtes la cause, oui, de cette belle affaire,
Très-sûr assurément, et je ne puis m'en taire.
Tant que je vivrai, je dirai qu'un pareil tour

N'est occasionné que par son chien d'amour.
Il me faut, malgré tout, courir très-promptement
Pour tâcher d'obtenir grace; car autrement
Que deviendroit mon fils, si malheureusement
On l'arrêtoit? Et pour moi quel affreux tourment!
Allons vite, Dupont, partons sans plus tarder,
Et de ce pas, au roi, je vais le demander.

(*Rodrigues et Dupont sortent.*)

THÉRESE.

Madame, enfuyons-nous de cet endroit ici,
Je cours promptement employer tous vos amis,
Pour la grace obtenir de votre cher amant.
Partons, je vous supplie, et courons à l'instant.

THÉODORA.

Ton conseil est très-bon, il faut l'exécuter,
Je dois pour ce héros, sans tarder, tout tenter.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

RODRIGUES, DUPONT.

RODRIGUES.

Je ne dois plus, Dupont, si fort me consterner :
Aux pieds du roi je viens d'aller me prosterner,
Pour obtenir de lui et de sa volonté,
La grace de mon fils, par sa pure bonté :
Je l'ai si fort touché, que de sa propre bouche
Il m'a ainsi parlé : » votre histoire me touche ;
» Je n'ai, pour votre fils, rien à vous refuser,
» Sa grace, je m'en vais, si vous voulez, signer ;
» Mais, sur-tout, ayez soin que de l'inquisiteur
» Votre fils ne soit pris, à son plus grand malheur ;
» Car ce don Lavaros en étant le neveu,
» Vous voyez qu'il n'auroit pas, monsieur, trop beau jeu.
» S'il pensoit, par malheur à se faire arrêter,
» Je ne pourrois pas de ses mains le retirer «.
Par conséquent, Dupont, dis-moi où est mon fils,
Réponds-moi promptement, tu as l'air déconfit.

DUPONT.

Qui! votre fils? hélas! je n'ose vous le dire.
Vraiment oui, je l'ai vû. Quel horrible martyre;
Conduit par des archers, étroitement lié,
Lesquels l'ont enchaîné, quoiqu'il ait bien crié,
Pour le livrer pour sûr aux mains de la Justice.
Ça m'a saigné le cœur : pour lui, ah! quel supplice!

RODRIGUES.

Que vais-je faire ? Ah ciel ! mon fils est arrêté !
Il vaudroit autant qu'un diable l'eût emporté !
Quoi ! mon cher enfant, vous êtes emprisonné !
Ah ! quel coup de poignard ! quelle triste journée !
Vous êtes à présent donc dans un noir cachot,
Les fers aux pieds, aux mains : que n'y suis-je plutôt ?
Falloit-il donc, grand dieu ! qu'à la fin de mes jours,
Un si fatal destin en terminât le cours.

DUPONT.

Eh ! de grace, monsieur ! Eh mais, je vous supplie,
Ne vous chagrinez pas : avez-vous donc envie,
En pleurant comme un veau, de vous désespérer ?
Appaisez-vous un peu : j'ententends quelqu'un entrer.

SCENE II.

RODRIGUES, DUPONT, DON PÉDRO.

RODRIGUES.

Quoi ! vous osez ici paroitre devant moi ?
Il faudroit vous cacher, sans demander pourquoi !
Indigne don Pédro ! Car depuis le moment
Que mon fils a connu, très malheurensement
Pour lui, Théodora, tous les malheurs alors,
Ont dans ma famille pris naissance pour lors ;
En voilà, pour mon fils, un qui est manifeste :
Il est dans un cachot puant comme la peste.
Il n'y seroit pas, si votre fille, en l'aimant,
Ne l'avoit pas fourré dans tous ces beaux draps blancs.

DON PÉDRO.

Voulez-vous bien, monsieur, tant soit peu vous calmer,
Et ne pas, envers moi, si fort vous déclamer ?
Je n'aurois jamais cru qu'un homme d'un tel rang
Fut vif au point de se tant échauffer le sang.
A la justice j'ai votre fils arraché ;
Je me flattois que vous n'en seriez pas fâché.
Il est bien vrai, monsieur, je l'ai fait arrêter,
Pour, de l'inquisiteur, et de ses mains l'ôter ;
Car dedans ma maison je l'avois fait mener.
Il est en sûreté, comme bien vous pensez ;
Mais puisqu'il me paroit que cela vous transporte,
Si vous voulez, je m'en vais le mettre à la porte.

RODRIGUES.

Ah ! monsieur ! point du tout ! quel plaisir inoui !
Quoi ! mon fils est chez vous ? j'en suis tout réjoui.
Par quels remercîmens vais-je vous témoigner
Les services dont vous venez de me combler !
De grace, excusez-moi, des mauvais traitemens
Que je vous ai donc fait aussi injustement.
Je reconnais ma faute, et franchement j'avoue

Que j'avois tort ici de vous faire la moue.
Loin de vous haïr, je vous aime à la folie.
De mon enfant à vous seul je redois la vie;
Car toutes les raisons que vous m'avez données,
Me paroissent, pour sûr, fort bien imaginées.

SCÈNE III.

DON PEDRO, THÉODORA, *couverte d'un voile*, THÉRESE, RODRIGUES, DUPONT.

THÉODORA.

AH! j'apperçois mon pere! évitons donc ses pas.
Ciel! où me cacher, pour qu'il ne me voye pas?

DON PEDRO.

Quel est donc ce tendron, qui se cache à mes yeux?
C'est ma fille, je crois, déguisée en ces lieux:
Qui est donc le sujet qui me l'amene ici?
Elle veut se cacher! Mais voyons, parlons-lui.
Eh bien! Théodora, que cherchez-vous donc-là?
Pourquoi vous déguiser? Quel est ce sujet-là,

THÉODORA, *ôtant son voile.*

Je suis découverte, et je ne puis m'en défendre!
Mon pere, vous sçaurez, comme je viens d'apprendre,
Que l'inquisition faisoit par-tout porter
Des ordres très-exprès, pour vouloir arrêter,
Même punir aussi le Comte mon amant.
En fille intrépide, je me suis à l'instant
Plus que très-fort voilée, et je vais d'un grand cœur,
M'offrir, pour ce héros, à cet inquisiteur.
Comme il n'est pas connu dedans ce tribunal,
Je voudrois, par plaisir, pour lui, souffrir le mal.

RODRIGUES.

Je ne puis trop ici, belle dame, avouer,
Combien je suis touché, même vous en louer,
D'un si généreux trait; certes, je vous assure,
Il passera à la postérité future:
De plus, je vous dirai, que c'est à don Pedro
Que mon fils doit la vie: il l'a fait, aussi-tôt
Qu'il a sçu ce malheur, conduire avec ardeur
En sûreté chez lui: pour moi, quel grand bonheur!
Comme je ne sais pas, par quels remercîmens
Pouvoir lui témoigner ce service obligeant,
Sinon, qu'en consentant du meilleur de mon cœur,
Et ce sera pour moi, certes, beaucoup d'honneur,
S'il veut bien que mon fils devienne votre époux,
Car depuis très-long-tems il en est très-jaloux.

DON PEDRO.

Ah! monsieur Rodrigues, que je suis enchanté
Qu'en faveur de ma fille, un fils si souhaité,

Vous soyez aujourd'hui si prêt de m'accorder.
Dans mes transports je sens mon cœur se déborder.

THÉODORA.

Par quel remercîment, vais-je, un si beau présent,
Vous témoigner, monsieur, d'un Comte si charmant?

RODRIGUES.

Allons, cher don Pedro; partons, je vous supplie,
Pour annoncer au roi que le Comte est en vie,
Et qu'il n'est pas livré, pour moi heureusement,
A l'inquisition, dont je suis très-content.
Ses lettres de graces faisons vîte expédier,
Et préparer ce qu'il faut pour les marier.

DON PEDRO.

Je vous suis, Rodrigues; adieu, Théodora:
Nous allons revenir, ne vous ennuyez pas.

THÉODORA.

Je m'en vais m'amuser à faire quelqu'emplette,
Et puis je reviendrai me mettre à ma toilette.

SCENE IV.

THÉRESE, DUPONT.

DUPONT.

Que je suis enchanté! ah! ma chere Thérese,
Que le Comte de se marier doit être aise!
Je ne puis pas assez te déclarer, ma foi,
La joie que sa nôce imprime dedans moi;
Car si tu m'en crois, nous pourrons également
Nous marier aussi sans tarder un moment.

THÉRESE.

Du meilleur de mon cœur, cher Dupont, j'y consens;
Je n'ai rien à redire à ton beau compliment,
Et pour mieux te prouver mon pur attachement,
Je m'en vais te quitter, pour aller vîtement
Chez monsieur le Notaire, y faire, sûr, dresser
Notre contrat, afin d'aussi nous marier.

DUPONT.

Si j'osois te prier, de vouloir, en passant,
Ma chère amie, aller aussi tres-promptement
Avertir mon baigneur, pour qu'il vint de ce pas
Me friser pour la nôce; il demeure à deux pas.

THÉRÈSE.

Je vais me tranporter chez lui, certainement,
Et même l'engager de venir à l'instant. (*elle sort.*)

DUPONT, *seul.*

Quand j'y pense, parbleu, que de désagrément!
Que de peines j'ai eu! dans combien de tourmens
Depuis fort peu de temps j'ai été exposé!
Quand j'y pense un moment, dans combien de pensées,

Mon cœur et mon esprit ont dû se consumer,
Quand je me suis trouvé au milieu de la mer,
Sans secours de personne, ami, parent, ni frère;
A la nage dans l'eau, sans pouvoir gagner terre!
Quelle frayeur j'ai eu, lorsque j'ai apperçu,
Ce Turc, avec mon maître, ayant le poignard nu!
Enfin, quand je repense à toutes les traverses
Qui me sont arrivées, la tête me bouleverse.
Mais, pour me dissiper de tous ces accidens,
Il faut que je repense aux plaisirs si charmans,
Que je m'en vais goûter: pour moi quels agrémens!
Quel suprême bonheur me saisit à l'instant!
Le comte va donc, par un hymen très-heureux,
Accomplir tous ses vœux; et pour combler mes feux,
Je m'en vais aujourd'hui, avec lui, être uni
A ma chère Thérèse, aussi bien comme lui.
Je m'ennuye à présent, après mon perruquier;
Je voudrois bien le voir promptement arriver.

SCENE V.

DUPONT, LE PERRUQUIER.

DUPONT.

Ah! mon cher! je vous prie, ici m'accommoder,
Et dans le dernier goût, vite vous dépêcher.
Avec Thérèse, je m'en vais me marier;
Aussi Théodora va le comte épouser.

LE PERRUQUIER.

Permettez-moi, monsieur, de vous complimenter
Dessus votre beau choix: je ne puis trop louer
L'adorable beauté qui aura le bonheur
De posséder un cœur semblable à vous, monsieur.
Si vous le voulez bien, je m'en vais vous friser
Le mieux que je pourrai, j'ose vous l'assurer.
Vous ne voulez pas être en aile de pigeon,
Ni en rhinocéros?

DUPONT.

Je me mocque du nom;
Je veux le dernier goût.

LE PERRUQUIER.

C'est en cabriolet:
Vous avez le goût bon; celui-là n'est pas laid.
Quand dans cette frisure un peu d'adresse règne,
C'est peut-être bien le plus joli coup de peigne
Que l'on ait jamais vu. Ça vous forme une butte....

DUPONT.

Tant mieux; mais dépêchez.

LE PERRUQUIER.

C'est fait dans la minute.

DUPONT.

Que dit-on de nouveau, monsieur, dedans Lisbonne ?

LE PERRUQUIER.

Monsieur, je vous dirai qu'un certain gentilhomme
A malheureusement par l'inquisition
Été conduit hier en prison, ce dit-on :
Je n'ai pas encore pu en sçavoir les raisons ;
Car on en parle de différentes façons.

(*il passe Dupont au fer.*)

Notre bourgeois aussi nous a hier appris
Qu'on lui avoit dit que Port-Mahon étoit pris.

DUPONT, *en criant.*

Diable ! finissez donc, en parlant de nouvelle,
Vous m'avez, par ma foi, brûlé toute l'oreille ;
Le fichu mal-adroit, qu'avez-vous à trembler ?
Avez-vous donc trop bu ? car vous allez tomber.

LE PERRUQUIER.

Excusez-moi, monsieur, je ne sçais pas pourquoi,
Je tremble : assurément, tout me tremble sous moi.
Je ne sais pas non plus si c'est par vision,
Je crois voir remuer la chambre et la maison.

DUPONT.

Ah ! Ciel ! cela est vrai : ah ! je m'en apperçois.
Je tremble et je frémis, pour le coup, je vous crois....
Grand Dieu ! la maison tombe, où vais-je me sauver ?
Je n'en puis plus, Thérèse ; où vais-je me tourner ?
Mais je tremble par-tout ; à ce coup, c'est ici
Qu'il faut périr, ami, c'est bien sûr aujourd'hui.
Falloit-il sur le point que j'épouse Thérèse,
Je me voye écrasé tout comme une punaise ?

LE PERRUQUIER.

J'apperçois un endroit propre à nous esquiver,
Je vous conseille fort avec moi vous sauver. (*il se sauve.*)

DUPONT.

Ah ! je le voudrois bien ; mais je n'ose y passer ;
Car je vois des plâtres qui vont me fracasser.

SCÈNE VI.

(*Le fond du Théâtre tombe, on découvre la mer et un vaisseau dans le port.*)

LE COMTE, RODRIGUES, THÉODORA, THÉRESE, DUPONT.

THÉODORA.

AH ! quel orage affeux ! qu'est-ce que j'apperçois ?

THÉRESE.

Hélas ! Madame ! j'en suis tremblante d'effroi.

THÉODORA.

Mais la chambre est tombée, et presque ruinée :
Qui donc tel bacanal a occasionné ?

RODRIGUES.

Madame, en vérité, je ne le comprends pas,
D'où a pu provenir un si cruel fracas.
J'ose vous assurer que c'est quelque accident
Qui occasionne ce désastre récent.
Depuis assurément quatre-vingt-huit années,
Que dans Lisbonne mes jours se sont écoulés,
Et jamais je n'ai vu pareil boulversement;
J'ose vous le jurer, pour sûr, certainement.
Pour moi, je vous réponds, j'en suis si fort troublé,
Que j'en ai tout le corps et le sang accablé.

LE COMTE.

Chere Théodora, je crains pour vous ici.

THÉODORA.

Moi! quand je pense à vous, je crains pour vous aussi.

LE COMTE.

Si malheureusement le funeste destin
Vous ravissoit de moi, mon cœur: ah! quel chagrin!
Seroit-il possible qu'après tant de tourment,
Vous périssiez ici si malheureusement?

THÉODORA.

Si vous saviez, comte, de combien de soucis
Mon cœur et mon esprit se trouvent tous transis;
Si vous lisiez, hélas! dans le fond de mon cœur,
Vous y découvririez un gouffre de douleur.
Quoi donc! se pourroit-il, mon très-fidele ami,
Qu'un si fâcheux destin nous fit périr ici?
Partons, cher comte, allons, tâchons de nous couler;
Fuyons, car j'apperçois les maisons s'écrouler.

LE COMTE.

Hélas! Théodora, je crains trop pour vos jours,
Pour vous laisser ici, sans vous prêter secours.
J'approuve votre avis; si j'osois proposer
De gagner la mer, sans ici nous amuser;
Voilà précisément un vaisseau dans le port,
Gagnons très-promptement, mon pere et vous, le bord.

RODRIGUES, THÉODORA, THÉRÈSE, *ensemble.*

Avec un grand plaisir, tous nous y consentons,
Et pour y arriver, très-ardemment courrons.

LE COMTE.

Chere Théodora, je vais vous y porter.

DUPONT.

Thérèse, et moi aussi, je veux t'y transporter.
(*Le reste de la scène est occupé par le tremblement de terre.*)

SCÈNE VII ET DERNIERE.

DUPONT, *revient seul.*

Ah! ciel! qu'ai-je apperçu? qu'ai-je vu de mes yeux!
Ah, quel embarquement! et quel spectacle affreux!

Je tremble et je frémis, et je suis si saisi,
Que je ne pourrai pas en faire le récit.
Non, je ne puis jamais exprimer par mes pleurs,
Le trouble et le chagrin qui causent mes douleurs.
O malheureux destin ! ô fatale journée !
O dans quel désespoir m'as-tu abandonnée ?
Thérèse et Rodrigues, Comte et Théodora,
Paraissez, de grace, ne me délaissez pas.
A peine êtes-vous donc montés dans le vaisseau,
Que je vous apperçois tout au milieu de l'eau.
Quand je veux avec vous la planche escalader,
D'un coup de vent je vois le vaisseau s'en aller.
Je fais ce que je peux pour pouvoir l'arrêter,
Mais je l'ai lâché; car il alloit m'emporter.
Je veux courir après dans cette conjoncture,
Je me sens tout mouillé jusques à la ceinture;
Sur la terre les flots me forcent d'échouer,
Et je n'ai eu que le temps de me secouer.
Je cherche par-tout le Comte de mes deux yeux,
Je le voyois dans l'eau, puis après dans les cieux;
Mais si loin qu'il n'étoit pas plus gros que le pouce,
Et toujours agité par de fortes secousses.
Je pleure et je gémis après le cher vaisseau,
Un grand vent qui souffloit, me narguant aussi-tôt,
L'a approché de moi en l'élevant bien haut,
Et de-là jusqu'à terre il n'a fait qu'un seul saut.
J'ai couru à l'endroit où je l'ai vu tomber,
J'ai eu beau le chercher, et par-tout regarder,
Le vaisseau n'y étoit plus : mais un très-grand gouffre,
Qui poussoit une odeur toute pleine de souffre,
L'avoit mis tout au fond de ce malheureux trou;
J'y aurois descendu, si j'avois sçu par où.
Dans le même moment que Thérèse j'appelle,
Moi qui désirerais m'en aller avec elle,
Le trou s'est rebouché, et je ne l'ai plus vu,
Thérèse ! où êtes-vous ? je ne vous verrai plus,
Mon amour et mon cœur : pour le coup que je meure;
Que n'ai-je donc aussi péri à la même heure ?
Que ne puis-je fouiller au fin fond de ce trou,
Pour du moins pouvoir m'y enterrer avec vous ?
O sort ! falloit-il donc qu'en un si doux moment,
Vous me ravissiez la maitresse avec l'amant ?
Mais, je ressens encore un nouveau tremblement :
Je crains qu'en m'arrêtant en ce lieu plus long-temps,
Je n'y périsse aussi; je m'en vais, si je peux,
Tâcher de me sauver, m'éloignant de ce lieu.
En quelque endroit que j'aille, à pied ou en carosse,
Je me souviendrai du premier jour de ma nôce.

FIN.